ALLIET AR ROLLAND

KENTA KENTEL

I

Alliet 'r Rolland e d-eùs grêt
Ar pez na raje den a-bed ;

E d-eùs lac'het he mab hena,
'Wit ober aotro 'r iaouanka ;

E d'eùs lac'het he mab kloarek,
'Wit ober aotro he c'hadet.

II

Alliet 'r Rolland hec'h e d'ar krec'h
Gant ur gontel war goupl he brec'h.

Alliet 'r Rolland 'c'houlenne
Euz he mab Koadjilinn, en noz-se :

— Ma mab Koadjilinn, d'in lâret
Pelec'h 'mèdi 'r boan a souffret ?

— Etre ma fenn ha ma c'halon
Am eùs ur boan 'zo dirèzon.

— Ama, ma mab, 'zo 'l louzouenn
'Weliaï d'ho kalon ha d'ho penn....

Ma mab, skoët ann tol kenta,
Me skoïo 'n eil, ann diweza.

— Ma mamm, hen lac'ha na rinn ket,
Ar galon d'ober n'am bô ket ;

N' 'm eùs ket ar galon d'hen lac'ha,
C'hoarzinn ha goela ouzinn 'ra.

— Hema 'zo 'r mab am eùs ganet,
N' rafe ket 'r blijadur em reket !

— Ma breur, lêz ganen ma buhe,
Me roïo d'id ma hoil leve ;

[1] Le château de Bolagélin, où se passa le fait tragique qui fait le sujet de ce gwerz, se trouve dans la commune de Flèhédel, dans les Côtes-du-Nord.

ALLIETTE LE ROLLAND

Première version

I

Alliette Le Rolland a fait
Ce que personne n'eût fait;

Elle a tué son fils aîné,
Pour faire seigneur son plus jeune (fils),

Elle a tué son fils le clerc,
Pour faire seigneur son cadet.

II

Alliette Le Rolland allait en haut,
Avec un grand couteau sur le pli de son bras.

Alliette Le Rolland demandait
A son fils de Boisgelin, cette nuit-là :

— Mon fils de Boisgelin, dites-moi,
Où est le mal dont vous souffrez ?

— Entre ma tête et mon cœur,
J'éprouve une douleur qui est déraisonnable.

— J'ai ici, mon fils, un remède
Qui guérira votre cœur et votre tête.....

Mon fils, frappez le premier coup,
Moi, je frapperai le second, le dernier.

— Ma mère, pour le tuer, je ne le ferai pas,
Le cœur de le faire je n'aurai ;

Je n'ai pas le cœur de le tuer,
Il sourit et pleure en me regardant !

— Voici un fils à qui j'ai donné le jour
Et qui ne voudrait pas me faire un plaisir, à ma requête !

— Mon frère, laisse-moi la vie,
Et je te donnerai toutes mes rentes ;

Me 'roïo d'id ma holl leve,
Hag iel' en servij ar roue !....

III

Pa diskenn Alliet d'ann traon,
'Juge ar gwad en he boutaou ;

'Juge ar gwad en he boutaou,
He c'hotillonenn, tro-a-zro !

He mates vihan a lâre
D' Alliet 'r Rolland, en noz-se ;

— Hema 'zo 'n nozwez hoc'h eûs grêt !
Ter fagodenn keuneud 'm eûs dewet,

'Klask birwi dour na domfe ket,
'Vel m'ho poa hen laket, hen kavfet.

Kement domistik 'zo 'n ho ti
A oar ho nozwez koulz ha c'hui.

— Na serr da c'henaou, laourneges,
Na soursi ket euz ma nozwez.

Alliet 'r Rolland a lâre
D'he fajig bihan, en de-se :

— Et d' gerc'had gwinn d'ho mestr, 'zo klanv,
Ha n'evo bannec'h anehan.

— Da betra kerc'had gwinn d'ehan,
Mar na ev bannec'h anehan ?

Pa oa gant ann hent o vonet,
'N aotro Penkrean 'n eûs kavet :

— Pajig, pajig, d'in-me lâret,
Pelec'h ma 'c'h et, pe ez hoc'h bet ?

— Da gerc'had gwinn d'am mestr 'zo klanv,
Ha n'evo bannec'h anehan.

— Da betra kerc'had gwinn d'ehan,
Mar na ev bannec'h anehan ?

— Aotro, 'mezhan, n'am diskuillet ket,
Ma mestr Koadjilinn 'zo lac'het ;

Ma mestr Koadjilinn 'zo lac'het
Gant Alliet 'r Rolland hag he c'hadet !

Je te donnerai toutes mes rentes,
Et j'irai au service du roi !.....

III

Quand Alliette descendit,
Le sang jaillissait avec bruit de sa chaussure;

Le sang jaillissait avec bruit de sa chaussure,
Et de son cotillon, tout autour !

Sa petite servante disait
A Alliette Le Rolland, cette nuit-là :

— Quelle nuit vous avez passée !
J'ai brûlé trois fagots,

En cherchant à faire bouillir de l'eau qui ne chauffe pas,
Comme vous l'aviez mise, (sur le feu) vous la trouverez.

Tout domestique de votre maison
Connait votre nuit aussi bien que vous.

— Tais-toi, lépreuse,
Ne t'occupe pas de ma nuit !

Alliette Le Rolland disait
A son petit page, ce jour-là :

— Allez chercher du vin pour votre maître qui est malade,
Et qui n'en boira goutte.

— Pourquoi lui chercher du vin,
S'il n'en boit goutte ?

Comme il allait par le chemin,
Il rencontra le seigneur de Pencréan :

— Petit page petit page, dites-moi
Où allez-vous, ou avez été ?

(Je vais) chercher du vin pour mon maître qui est malade,
Et qui n'en boira goutte.

— Pourquoi (aller) lui chercher du vin,
S'il n'en boit goutte ?

— Seigneur, dit-il, ne me dénoncez pas,
Mon maître De Boisgelin est assassiné !

Mon maître De Boisgelin est assassiné
Par Alliette Le Rolland et son fils cadet !

IV

'N aotro Penkrean 'vonjoure,
Ebars ann ti pa arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
'N aotro Koadjilinn pelec'h 'ma ?

— 'Man duze war he wele klanv,
Na lezfe den da gomz out-han ;

Ken terrupl hec'h eo he glenved,
Na lezfe den d' vont d'hen gwelet.

— Fete a-c'hann na sortian,
Ken am bô bet komzet gant-han.

— Aotro Penkrean, ma lskuzet,
Ma brenr Koadjilinn 'zo desedet :

Ma mamm na digemenfet ket,
Rag he c'halon na badfe ket.

— Penoz he c'halon n' badfe ket ?
Ar galon d'hen lac'ha, 'd-eûs bet !

V

Ann archer bihan 'vonjoure
Ebars ann ti pa arrue :

— Rollantes fall, em breparet,
Ganen d'ar prizon a teufet.

Alliet 'r Rolland a lâre,
War ar potans pa arrue :

— M'am bije sentet ma mates, pa lâre d'in,
Am bije preservet buhe tri :

Breman 'on kaoz da varo tri,
Maro ma daou vab ha ma hini !

Kanet gant Marc'harit PULUP,
a barous Plunet — Kostelo ann Hanter-Nos.

IV

Le seigneur de Pencrean souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le seigneur de Boisgelin où est-il ?

Il est là-bas, malade, sur son lit,
Et il ne permet à personne de lui parler ;

Si terrible est sa maladie,
Qu'il ne permet à personne d'aller le voir.

— Aujourd'hui d'ici je ne sortirai,
Avant que je ne lui aie parlé.

— Seigneur de Pencréan, excusez-moi,
Mon frère de Boisgelin est décédé :

Vous n'en direz rien à ma mère,
Car son cœur n'y résisterait pas...

— Comment son cœur n'y résisterait-il pas ?
Elle a bien eu le cœur de l'assassiner !

V

Le jeune archer souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :

— Méchante La Rolland, préparez-vous,
Il faut venir avec moi à la prison.

Alliette Le Rolland disait,
En arrivant sur la potence :

— Si j'avais écouté ma servante, quand elle me le disait,
J'aurais sauvé la vie à trois :

A présent, je suis cause de la mort de trois,
De la mort de mes deux fils et de la mienne !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord